

## POESIE

## LA STATUE DE CARTIER

ŒUVRE DE PHILIPPE HÉBERT, INAUGURÉE A OTTAWA,  
LE 29 JANVIER 1885

AIR : *Comme le dit un vieil adage*

Voyez, dans ce bronze fidèle,  
Fait pour triompher des autans,  
Celui qui servait de modèle  
Aux patriotes de son temps !  
Il reparait, superbe dans sa force,  
Dressant un front qui n'a jamais plié.  
Cœur généreux, "chêne à la rude écorce"  
Le Canadien ne l'a pas oublié,  
Le Canadien ne l'a pas oublié !

Venu de l'époque lointaine  
Où l'intrigue opprimait le droit,  
Cet héritier de Lafontaine  
Nous affranchit d'un joug étroit.  
Grand ouvrier dans la tâche commune,  
Avec ardeur il a sacrifié  
Santé, repos, et bonheur et fortune.  
Le Canadien ne l'a pas oublié,  
Le Canadien ne l'a pas oublié !

Le souci de la politique  
N'altéra jamais sa gaieté.  
Souvent la verve poétique  
Chez lui brillait en liberté.  
Et, bout en train, type de Jean-Baptiste,  
Comme il chantait l'amour et l'amitié !  
L'humble couplet nous révèle un artiste :  
Le Canadien ne l'a pas oublié,  
Le Canadien ne l'a pas oublié !

Près des souvenirs que j'honore,  
Son image est dans ma maison.  
Il convient d'applaudir encore  
Son esprit ferme et sa raison.  
A la jeunesse il enseigne l'histoire  
Car son destin fut le plus envié.  
Nous l'avons mis au temple de mémoire.  
Le Canadien ne l'a pas oublié,  
Le Canadien ne l'a pas oublié !

Benjamin Sulte

## LA PHILOSOPHIE

La philosophie est la connaissance des choses dans leurs premiers principes, acquise par la lumière de la raison.

Il ne suffit pas de savoir qu'une chose est, il faut connaître de plus comment et pourquoi elle est.

Sans la philosophie, les sciences, les croyances sociales et religieuses n'auraient aucun fondement.

Elle embrasse tout, connaissances divines et humaines ; elle est la science la plus parfaite parce qu'elle rattache les autres sciences au Dieu de la lumière, *Deus lucis*.

Le premier principe de toutes choses, c'est Dieu, la lumière éternelle, infinie et souveraine.

"Philosopher, dit un célèbre auteur, c'est s'appliquer à connaître et imiter Dieu, c'est apprendre à bien vivre, et aussi à bien mourir."

Il y a deux modes par lesquels Dieu nous communique sa lumière : le mode philosophique, et le mode théologique, c'est-à-dire le mode rationnel et le mode révélé, comme dit saint Thomas.

La philosophie s'attache à la raison, la théologie à la foi. La raison et la foi, suivant les théologiens, sont deux rayons d'une même lumière mais l'un est un rayon direct, et l'autre un rayon indirect.

Dans la philosophie, on ne s'applique point essentiellement à montrer la bonté, la sagesse et la grandeur de Dieu ; on y considère surtout les choses humaines dans leurs rapports avec les choses divines. Elle nous fait voir que toute science vient de Dieu, que l'homme par son origine et ses attributs dépend entièrement de l'Éternel, son créateur.

La philosophie n'est pas indépendante de la théologie dans son principe ; elle est toutefois dans ce qu'elle cherche la vérité avec la lumière de la raison.

La philosophie est la plus noble des sciences parce qu'elle remonte à l'auteur de toutes choses.

Elle demande dans son essence des hommes d'une grande sagesse pour la faire aimer et connaître de tous les humains.

Elle donne au chrétien un des moyens les plus efficaces pour défendre la sublime religion du Christ.

Le monde est rempli d'erreurs philosophiques, et tous les grands bouleversements, toutes ces révolutions sanguinaires qui feront toujours l'effroi des générations futures, sont nés de ces hérésies.

Or, si cette science des sciences est confiée à des hommes d'une foi inébranlable, quel bien immense en résulterait-il pour l'Église de Jésus-Christ !

La mission du philosophe est donc sublime ; il doit montrer à ses semblables la route de la vérité, cette voie qui conduit inévitablement à Dieu.

Paul Durand

## BIBLIOGRAPHIE

*An account of the battle of Chateauguay, by W. D. Lighthall, M. A., with some local and personal notes, by W. Patterson, M. A. Montreal. 1889. Drysdale & Co.*

Le mouvement littéraire s'accroît de plus en plus. Chaque jour arrive un nouvel ouvrage.

C'est étonnant, mais on dirait que Français et Anglais se sont donné le mot pour produire le plus possible, comme si un cataclysme effroyable devait anéantir bientôt vainqueurs et vaincus !

Hélas ! il faut l'avouer dans cette joute pacifique ce sont nos concitoyens d'une autre origine qui remportent la palme.

La chose s'explique aisément par le fait que les lecteurs anglais sont plus nombreux, ensuite, que de toutes parts, ce peuple qui possède à un si haut degré, ce que j'appellerai : *l'idée des associations*, forme des groupes pour l'étude de l'histoire du pays.

Tous travaillent avec une ardeur, un enthousiasme que nous devrions avoir, car cette histoire n'est-elle pas la nôtre ?

Cependant chez les trois quarts du peuple, il règne une espèce d'apathie envers les récits historiques, on leur préfère le roman ! Je ne suis pas le premier à signaler ce mal, déjà Ernest Myrand dans son aimable récit : *Une fête de Noël sous Jacques Cartier*, faisait de semblables remarques en 1888.

Où ! les Anglais ont cela de bon qu'ils ne laissent rien perdre, pas le plus petit fait, pas le moindre détail qui ne parvienne à se faire jour. Souvent même ils en inventent, ce que toutefois je n'aime pas.

Combien savent que notre ville possède près d'une dizaine de sociétés anglaises qui s'occupent exclusivement des annales du Canada ? Combien savent que les Anglais s'emparent doucement de nos reliques historiques, de nos vieilles peintures, de nos vieux souvenirs, de nos documents, de nos parchemins ?

Pourquoi dire cela ? N'est-ce pas inutile ? . . .

\* \*

Parmi tous ces livres, j'ai choisi de préférence : *An account of the battle of Chateauguay*, publié en décembre 1889, sous les auspices de la Société Littéraire et Historique de Chateauguay, société organisée à Ormstown en octobre 1888, par les soins de mon excellent ami, M. W. Patterson, qui en est le secrétaire.

Le récit de M. Lighthall a été lu devant la société en mars 1889 et il a obtenu le succès qu'il méritait, car c'est véritablement un beau travail. S'appuyant sur les travaux des nombreux historiens qui ont parlé de la guerre de 1812, ajoutant à cela les nombreux détails qui ont paru dans les différents journaux depuis cette époque, et ne dédaignant même pas quelquefois d'y faire entrer la tradition, le conférencier, après avoir donné les causes de la guerre, fait le portrait d'Hampton et du brave de Salaberry, place les deux commandants sur le champ de bataille qu'il décrit avec une fidélité et une abondance de détails trouvés nulle part ailleurs. Puis vient le combat qui se termine par la victoire de notre héros.

Les citations sont peut-être un peu nombreuses, mais il est si difficile de les éviter, surtout dans un travail de ce genre.

Cette brochure est accompagnée d'un excellent portrait du Lt.-Col. de Salaberry, d'après une gravure de l'antiquaire bien connu, Gerald E. Hart, et d'une carte topographique, de l'endroit désormais fameux, par J.-A.-U. Beaudry, encore un collectionneur et un antiquaire.

M. Patterson a fait la préface et une appendice dans lequel se trouve une foule de notes inédites très intéressantes.

*An account of the battle of Chateauguay* se vend au profit de la société et les recettes seront employées pour élever un monument sur le champ de bataille.

Déjà M. Robidoux, C.-R.-M.-P.-P., directeur de cette société a fait part du projet à notre parlement local, je crois.

Qu'on me permette d'ajouter qu'il vaudrait peut-être mieux élever ce monument à Montréal et placer là-bas un marbre commémoratif. Je partage sur ce point l'opinion énoncée dans la *Presse* par *Un fils de Voltigeur*.

E. J. Massicotte

## JOURNÉE D'UN REPORTER

(Suite)

Quoique la *suite* ne soit pas annoncée dans le No du 15 mars, je me vois obligé d'en écrire une pour expliquer au lecteur que les ciseaux de la censure ont coupé la queue de mon premier article, lequel ne se trouve pas avoir de conclusion. Cela ne serait pas arrivé si j'avais eu l'épreuve à corriger, car, alors, j'aurais pu mettre une conclusion qui n'aurait choqué, ni dame Cendure, ni les vieilles les plus chastes, pas plus du reste, que la conclusion de mon premier article.

Toutefois, les personnes désireuses d'avoir la conclusion de l'original, n'auront qu'à m'écrire, et je me ferai un plaisir de la leur envoyer.

. . . . Donc, je continue la *suite*, suite forcée et obligatoire pour ne pas paraître ridicule :

Je reprends après la coupure :

—Oui, madame.

—Monsieur, répondit la dame blonde au reporter, notre journée à nous autres, Canadiennes, femmes de ménage, est aussi laborieuse que la vôtre.

Levées à l'angelus, 5 heures du matin, nous prions et faisons prier les nôtres, afin que Dieu bénisse la journée qui commence. Ensuite, nous traçons une ligne de conduite pour la journée. Nous envoyons nos enfants à l'école, car, nous autres, nous avons le bonheur d'avoir des enfants, et beaucoup grâce à Dieu ! voire même une belle-mère et de bons vieux parents que nous aimons, chérissons, respectons ; puis, nous faisons de la bonne soupe et de la galette non mauvaie ; nous raccommodeons les hardes et reprisons les chaussettes qui en ont besoin ; quand nous sommes fatiguées, nous ne *cancanons* pas comme les vieux garçons et les reporters, mais nous tuons l'idée de critique à coups de chapelets. Enfin, quand c'est jour de fête et que nos devoirs d'épouse, de mère, de catholique, de femme, de Canadienne sont accomplis, nous sortons, heureuses et fières, entourées de notre famille, comme une poule de ses poussins, et nous rendons visite aux parents, aux amis, aux malades, et après avoir fait un tour sur la terrasse d'où nous contemplons les eaux bleues de notre fleuve, et écoutons religieusement les cloches de Lévis qui répondent à celles de Québec, nous rentrons à la maison, nous jouons aux pommes, et puis, dans une dernière prière, nous remercions Dieu de la belle et sainte journée qu'il nous a donnée.

—Madame, répondit le reporter, en s'inclinant, si je n'étais homme, je voudrais être Canadienne.

Antoine P. Lalab